

Péguy, la révolution de l'incarnation

Quand la détesse paraît, la Chrétienté revient.

Face à l'obésité croissante de la société de consommation, on a parfois par dégoût la tentation de se réfugier dans un ascétisme désincarné – répandu de nos jours sous le nom d'anorexie. Mais attention : c'est se faire prendre au mensonge moderne, qui veut faire croire qu'entre matière et esprit, il faut choisir, mais qui néantise et la matière et l'esprit : car en modernité tous deux ne sont finalement que la mort. Le « gros ventre » et la « chair » dont parle saint Paul sont ces forces de néant, de déformation, de décréation : ce sont des antifformes. Mais le refuge et le salut ne sont pas dans la désincarnation qui est aussi saut orgueilleux dans le grand rien.

Bien sûr, tout « antimoderne » (qu'il soit catholique, païen, chrétien, écologiste, socialiste, conservateur, révolutionnaire, anarchiste, royaliste, démocrate, républicain, libertaire ou libertarien, communiste ou communautarien, ou tout cela à la fois...), c'est-à-dire quelqu'un qui veut, personnellement ou collectivement, dans la solitude ou la communauté, rompre avec le monde moderne – c'est-à-dire avec la destruction moderne du monde – et le combattre, ne peut pas évacuer la question de l'ascétisme : rien ne se fera sans discipline, sans rigueur, sans privations, sans dépouillement, sans renoncements, sans sacrifices, sans pauvreté volontaire. Sans ascèse concrète directement vécue, sans évacuation immédiate des comforts de la vie moderne.

La vraie révolution, immédiate et concrète, à la portée de tous, est dans cette ascèse antimoderne, qui se traduit par le refus inconfortable, difficile et douloureux de la vie moderne dans sa concrétude. Vie simple, pauvre, écologique. Vie généreuse et exemplaire.

Aujourd'hui comme hier et bien avant, les antiques monastères, phalanstères de vie spirituelle et d'économie vivrière, sont le paradigme et le modèle de la contre-société qu'il nous appartient de construire. Ils sont les lieux où se pratique un véritable ascétisme tourné vers la vie : un ascétisme de l'incarnation. Le mystère central du christianisme est l'incarnation. Dieu s'est fait homme pour que l'homme devienne Dieu, disent les Pères de l'Église. Tout mépris de la chair, toute détestation du temporel est une abomination, car c'est mépriser et détester la condition réelle que le Christ, Verbe de Dieu, a assumée pour la sauver. « Dieu a tant aimé *le monde* qu'il lui a livré son Fils pour *le sauver*. »

Le génie et la grâce même de Péguy, c'est d'avoir compris cela. De s'être converti pour cela – qui est la seule raison qui vaille. De s'être converti par amour, souci brûlant, fièvre inquiète. Par amour pour le monde, le concret, la chair. Par souci de l'ordre politique, de la cité, de la justice. Par fièvre pour ses frères, pour l'homme, pour chaque personne. De s'être converti pour la même raison que Dieu s'est incarné. De s'être converti par le même mouvement que Dieu a créé. Par amour.

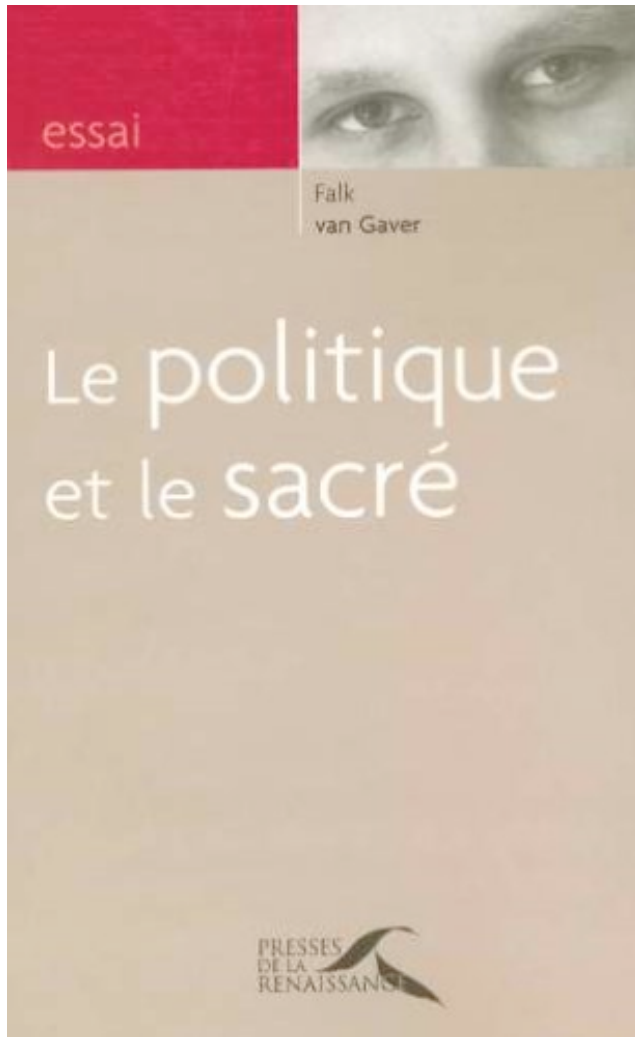
Un amour qui assume tout le réel. Un antimoderne qui hait le monde n'est qu'un nihiliste qui s'ignore – un hypermoderne, au fond, un partisan de la destruction, un connivent du néant, un terroriste en puissance (souvent qu'en puissance, d'ailleurs, parce que le monde bien qu'haïssable est néanmoins bien confortable). Un véritable antimoderne, c'est-à-dire



Charles Péguy (1873-1914)

quelqu'un qui rejette la modernité dans ses idées comme dans ses faits – processus prométhéen, satanique, de destruction du monde sous couvert de déconstruction-reconstruction –, un véritable antimoderne est un amoureux. Un amoureux fou. Comme Péguy.

Charles Péguy, dreyfusard, socialiste, est venu au christianisme par Jeanne, Jeanne la Sainte du Peuple, de la Patrie. Il est venu au Christ par le souci du peuple et l'amour du pays. Il est venu à Dieu pour de très bonnes raisons. Et toute son œuvre, tant poétique que polémique, est comme une défense et illustration, et une méditation, de ce mystère de l'incarnation.



L'Esprit de Dieu conçoit en Marie, « une pauvre juive de Judée », et féconde son sein. « Le spirituel couche dans le lit de camp du temporel », dit brutalement le prosateur des *Cahiers de la Quinzaine*, mais aussi le poète du *Porche du mystère de la deuxième vertu* et d'Ève :

« Car le spirituel est lui-même charnel
Et l'arbre de la grâce est raciné profond
Et plonge dans le sol et cherche jusqu'au fond ».

Péguy reviendra sans cesse sur ce mystère central qu'il n'a cessé de méditer : « C'est vraiment un grand mystère que cette sorte de ligature du temporel et du spirituel. On pourrait dire que c'est une sorte d'opération d'une mystérieuse greffe. Le temporel fournit la souche ; et si le spirituel veut vivre, s'il veut continuer, s'il veut fleurir, s'il veut fructifier, le spirituel est forcé de s'y insérer ». Il insiste sur « ce besoin incroyable du temporel qui a été laissé au spirituel, cette incapacité absolue du spirituel de se passer du temporel. Il fallait que la cité antique fût le berceau temporel de la cité de Dieu, il fallait que l'empire fût le monde et le berceau de la chrétienté ».

L'amour brûlant pour la totalité du réel existant assume toute l'humanité et toute son histoire. « Nous ne méprisons pas les humanités passées, nous n'avons ni cet orgueil, ni cette vanité, ni cette insolence, ni cette imbécillité, cette faiblesse. Nous ne méprisons pas ce qu'a d'humain l'humanité présente. Au contraire, nous voulons conserver ce qu'avaient d'humain les anciennes humanités. Nous voulons sauver ce qu'a d'humain l'humanité présente. » L'humanisme de Péguy est cet « humanisme intégral, humanisme de l'incarnation » dont parlera Jacques Maritain, autre grand converti de la même époque.

Mais attention, l'humanisme de l'incarnation est un humanisme qui va jusqu'au bout, qui assume tout, et la souffrance et la mort. Le véritable ascétisme, la vraie révolution ascétique, plus profonde et totale que celle de Gandhi¹, réside pleinement dans cet humanisme de la croix :

¹Excellent maître antimoderne – ascèse, non-violence, prière, autarcie, autogestion, tradition et révolution, justice, charité...– mais dont tous les bienfaits sont contenus et amplifiés dans le christianisme : qui peut le plus peut le moins...

« ...tant de graisse, tant de mangeaille
Qui n'a pu être compensée
Que par l'effrayante, que par l'affreuse maigreur,
Que par le décharnement
De Jésus sur sa croix. »

Le christianisme, l'incarnationisme pourrait-on dire, c'est la joie avec les larmes, l'émerveillement et la souffrance, comme le rappelle Maritain : « Le chrétien ne se console pas de la perte irréparable de la moindre réalité fugitive, d'un visage, d'un geste de la main, d'un acte de liberté ou d'un accord de musique, où passe un peu d'amour et de beauté ».

L'incarnation, « l'encharnement », le « racinement », conduisent le chrétien, icône du Christ, du Dieu fait chair, à assumer totalement le salut de l'ordre humain – donc politique, temporel : « C'est un grand mystère qu'il ne suffise pas d'être catholique et qu'il faille en plus peiner toute sa vie dans le temporel. Mais Jésus même qui était le prince du spirituel a fondé une Eglise qui n'a point cessé d'être combattue dans le spirituel et dans le temporel et qui ne cessera point de militer dans le spirituel et le temporel ». C'est là que réside le fameux *Mystère de la charité de Jeanne d'Arc*. Simone Weil, autre grande convertie, dira : « Ce n'est pas à la façon dont quelqu'un me parle de Dieu que je vois s'il a connu le feu de l'Amour, c'est à la manière dont il me parle des réalités humaines ».

Péguy défend le réalisme de l'incarnation contre tous ceux qui ont les mains propres parce qu'ils n'ont pas de mains : « Celui qui ne donne pas la main, c'est celui-là qui n'est pas chrétien... Le pécheur tend la main au saint, donne la main au saint, puisque le saint donne la main au pécheur. Et tous ensemble, l'un par l'autre, l'un tirant l'autre, ils remontent jusqu'à Jésus, ils font une chaîne qui remonte jusqu'à Jésus, une chaîne aux doigts indéliables. Celui qui n'est pas chrétien, celui qui n'a aucune compétence en christianisme, en chrétienté, en matière de chrétienté, c'est celui qui ne donne pas la main ».

L'incarnation assume donc tout l'ordre temporel pour constituer une chrétienté, une civilisation où le charnel est sans cesse irrigué par l'éternel, au contraire de la schizophrénie des chrétiens modernes dont la religion privée n'est qu'« un certain christianisme honteux, une chrétienté honteuse, qui aurait honte de soi, honte de Dieu. Un christianisme, une chrétienté de seconde zone ». Au contraire, « la dent de chrétienté ne lâche pas le cœur qu'elle a mordu ».

« La révolution sociale sera morale ou ne sera pas. » La seule révolution qui vaille est une révolution morale, une révolution de l'amour, une révolution de la charité, une révolution de l'ascèse, une révolution de l'incarnation, une révolution ascétique de l'incarnation, une révolution christique, chrétienne, une révolution de la tradition, une révolution vers la tradition chrétienne : « Seule la tradition est révolutionnaire ». Une conversion, *metanoia*, retournement : « Une révolution est un appel d'une tradition moins parfaite à une tradition plus parfaite ».

Pour cela, seul le christianisme, seule l'Église, avec sa foi et sa charité, peut encore et toujours délivrer la force révolutionnaire de l'espérance :

« Il y a dans ce qui commence une source, une race qui ne revient pas.
Un départ, une enfance que l'on ne retrouve, qui ne se retrouve jamais plus.
Or la petite espérance
Est celle qui toujours commence. »

Falk VAN GAVER

Collaborateur à la revue *Immédiatement*, <http://www.immediatement.info/>, Falk Van Gaver est aussi l'auteur de *Le Politique et le Sacré*, Paris, Presses de la Renaissance, 2005.